Document généré le 15 juil. 2025 18:16

Ethnologies

L'image de l'Amérindien chez Louis Hennepin: méthodologie, perception et référence

Mylène Tremblay

Volume 18, numéro 2, 1996

Transactions identitaires
Identity Transactions

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1087576ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1087576ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)
1708-0401 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Tremblay, M. (1996). L'image de l'Amérindien chez Louis Hennepin: méthodologie, perception et référence. *Ethnologies*, *18*(2), 111–127. https://doi.org/10.7202/1087576ar

Résumé de l'article

Sorte d'appendice à la Description de la Louisiane (1683), Les Mœurs des Sauvages appartiennent au genre de la relation de voyage. À la fois traité, journal, chronique, mémoire, commentaire, le genre hybride de la relation de voyage a longtemps été ignoré par la discipline littéraire, et même encore aujourd'hui, désavoué par certains au nom du principe — mal défini — de la littérarité. En outre, Les Mœurs des Sauvages se donnent à lire comme un traité sur les « Sauvages ». Préoccupé par son autohéroïsation, le récollet regarde l'autre en fonction des pactes d'exploration et de conversion qu'il devait accomplir. Sa perception de l'autre résulte d'une distorsion de la réalité orientée vers la construction d'une figure du missionnaire idéal, ou, à tout le moins, idéalisé. Ce biais n'empêche pas la présence d'une valeur ethnologique. Pour bien étudier les deux aspects de l'œuvre — littéraire et ethnologique —, l'auteure a recours aux approches littéraires et à une forme d'interdisciplinarité. Elle fait part, dans une première partie, de ses hésitations méthodologiques et, dans une seconde partie, s'attarde à montrer la méthode en action par l'étude de la perception de Hennepin et de la référence aux Amérindiens. Autrement dit, à partir d'un extrait choisi des Mœurs des Sauvages, une analyse littéraire et Intertextuelle montre comment, dans le texte, s'articule la figure de l'Indien avec la figure du missionnaire et comment, à l'aide des disciplines de l'histoire et de l'ethnologie, on peut passer de ce qu'il convient d'appeler la figure de l'Indien à la construction identitaire de l'Indien du XVIIe siècle en Amérique du Nord.

Tous droits réservés © Ethnologies, Université Laval, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'IMAGE DE L'AMÉRINDIEN CHEZ LOUIS HENNEPIN: MÉTHODOLOGIE, PERCEPTION ET RÉFÉRENCE

Mylène TREMBLAY
CELAT
Université Laval

La beauté est dans l'œil de celui qui regarde. La sagesse populaire ne saurait mentir. Mais, par un esprit bon enfant, nous ne nous arrêtons pas à l'inverse: ce qui fait horreur chez l'Autre est également présent dans son propre regard: rien n'existe sans la médiation d'un regard ou d'une parole. Puisque tout discours est ainsi tributaire d'une intention, inconsciente ou non, pourquoi serions-nous étonnés des portraits d'Amérindiens dressés par les missionnaires du XVIIe siècle? Ah, me direz-vous, mais c'est que les missionnaires, eux, fabulent, inventent, délirent bien souvent, alors qu'ils prétendent dire le vrai, contrairement à nous, par exemple, qui sommes des littéraires, des historiens, des géographes, des sociologues, bref des scientifiques, qui appliquons des méthodes rigoureuses pour être dans le vrai!

Je ne peux qu'admettre l'existence d'une certaine distance entre l'Amérindien tel qu'il est décrit par les missionnaires et celui qui vivait réellement en Amérique au XVIIe siècle. Toutefois, cette distance n'est pas spécifique à l'auteur d'une relation de voyage. L'étude de ce type d'écrit et, surtout, des commentaires commis sur celui-ci met à jour nos prétentions de chercheurs. Car nous aussi nous sélectionnons des parts du réel et devons répondre de notre position de locuteur. Pourquoi avoir choisi telles méthodes plutôt que d'autres? Pourquoi privilégier tels aspects de la relation? Cet article traitera d'abord des méthodes qui ont été adoptées pour décrire le regard porté par Hennepin sur les « Sauvages » et pour l'inscrire dans le contexte ethno-historique de sa production; et, dans un second temps, il présentera la méthode en action, c'est-à-dire la perception de l'Amérindien dans *Les Mœurs des Sauvages* de 1683 et sa portée référentielle, réflexion inspirée de mon mémoire de maîtrise déposé en 1996[1].

---

1. Voir Mylène TREMBLAY, *Édition critique des* Mœurs des Sauvages *de Louis Hennepin*, mémoire de maîtrise, Université Laval, 1996, 491 p.

1. Une approche multidisciplinaire

1.1 La littérarité

Pour étudier la perception du missionnaire dans le cadre de l'édition critique des *Mœurs des Sauvages*, j'ai eu recours à différentes approches littéraires telles que la thématique, l'intertextualité, la narratologie, la sémiotique, et la rhétorique; j'ai également consulté les nombreux travaux des spécialistes sur le genre même de la relation de voyage[2]. Avant d'appliquer une approche littéraire, il fallait d'abord supposer que *Les Mœurs des Sauvages* était un texte littéraire. Et j'ai dû reprendre alors la grande question que tous les littéraires se posent, question qui est née avec la discipline même de la littérature: mais qu'est-ce donc qu'un texte littéraire? Quels en sont les éléments distinctifs? Qu'est-ce que la littérarité?

On a longtemps cru que le concept de littérarité permettrait de définir les méthodes propres aux études littéraires. Sans entrer dans les détails de cette problématique vieille de presque un siècle, je me permets une petite comparaison qui mettra en lumière l'insolubilité d'une telle question. Bien naïvement, nous serions tous tentés de voir dans la poésie une trace indiscutable du littéraire. Par exemple, le vers suivant d'Apollinaire: « Au lac de tes yeux très profond / Mon pauvre cœur se noie et fond / Là le défont / Dans l'eau d'amour et de folie / Souvenir et Mélancolie[3] ». Ce n'est pas ici le message explicite qui importe ou qui frappe, mais la forme qu'il revêt. Pour reprendre les propos de Pierre Nepveu, la poésie « devient une parole qui s'écoute elle-même[4] ».

2. Voir, entre autres, les ouvrages collectifs suivants: *Culture et colonisation en Amérique du Nord*, sous la direction de Jaap LINTVELT, Réal OUELLET et Hub. HERMANS, Sillery, Septentrion, « Les Nouveaux Cahiers du Célat, 9 », 1994, 367 p.; *Les figures de l'Indien*, sous la direction de Gilles THÉRIEN, Montréal, Université du Québec à Montréal, « Les Cahiers du Département d'études littéraires, 9 », 1988, 399 p.; *L'« Indien », instance discursive, Actes du Colloque de Montréal, 1991*, sous la direction d'Antonio GÓMEZ-MORIANA et Danièle TROTTIER, Candiac, Éditions Balzac, « L'Univers des discours », 1993, 452 p.; *Rhétorique et conquête missionnaire: le Jésuite Paul Lejeune*, sous la direction de Réal OUELLET, Sillery, Septentrion, « Les Nouveaux Cahiers du Célat, 5 », 1993, 139 p.
3. Guillaume APOLLINAIRE, *Poèmes*, présenté par André Billy, Paris, Gallimard, 1956, p. 190.
4. Pierre NEPVEU, *Les Mots à l'écoute. Poésie et silence chez Fernand Ouellette, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe*, Québec, Presses de l'Université Laval, « Vie des Lettres québécoises », 1979, p. 12.

Il s'agit en fait d'une des caractéristiques littéraires les plus souvent invoquées: le principe de la mise en évidence du signe, le travail sur le signifiant. Appréciez l'allitération en *s*, par exemple, dans ce vers célèbre de Racine: « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes[5] ».

Le caractère littéraire d'un texte n'est pas toujours aussi clairement établi. La présence de la forme versifiée n'est pas garante de littérarité. Que dire de la relation de voyage en vers de Dièreville? Et surtout de ce passage sur l'hygiène culinaire pendant la traversée vers l'Amérique:

> J'avois sur tout horreur de la Gamelle; / Quelle malpropreté de Linge & de Vaisselle! / Jamais on n'écuroit les plats / Qu'on entouroit d'un torchon gras, / Pour en empêcher la culbutte; / Le plaisir que j'avois, c'étoit de voir dix bras, / Ne pouvoir sur la table en garantir la chûte, / Et porter sous la dent ce qu'ils prenoient à bas[6].

Mais loin de moi l'idée de prétendre que les relations de voyage de la Nouvelle-France ne font pas partie de la littérature. Considérant l'absence des caractéristiques intrinsèques à l'œuvre littéraire, plusieurs théoriciens ont envisagé la littérarité dans le rapport de l'œuvre avec sa réception par les institutions littéraires et le public en général. Pour Denys Saint-Jacques, « [l]e littéraire n'est pas une qualité intrinsèque aux écrits et qui leur serait immanente. Le littéraire est une valeur donnée à certains écrits par ceux qui les pratiquent, producteurs ou consommateurs[7] ».

5. Jean RACINE, *Andromaque*, Acte V, scène dernière, dans *Théâtre complet*, vol. I, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 224.
6. DIÈREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle France*, Rouen, Chez Jean-Baptiste Besongne, 1708, dans John C. WEBSTER, édit., *Relation of the Voyage to Port Royal in Acadia or New France*, Toronto, The Champlain Society, 1933, p. 241.
7. Denis SAINT-JACQUES, « Les pratiques littéraires des acteurs sociaux », dans Claude DUCHET et Stéphane VACHON (dir.), *La Recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal, XYZ, 1993, p. 79. En réaction aux observations de Saint-Jacques, Guy Rosa souligne que « les institutions, aussi puissantes soient-elles, n'instituent pas en œuvre n'importe quel texte et les procédures qu'elles mettent en œuvre à cette occasion ne sont pas celles qu'elles appliquent à d'autres objets. Bref, la question de savoir ce qu'est la littérature n'est en rien résolue lorsqu'on y voit un phénomène socio-institutionnel » (« Intervention », dans Claude DUCHET et Stéphane VACHON (dir.), *op. cit.*, p. 81).

Est donc littéraire ce qui est considéré tel à une époque donnée. Ainsi, Louis Hennepin fut un des auteurs les plus populaires de la fin du XVIIe et du début du XVIIIe siècle. Maltraité par l'historiographie, qui l'opposait au portrait idéalisé de Cavelier de La Salle, le père Hennepin est quelque peu tombé dans l'oubli. Mais dans cette optique de la reconnaissance littéraire, tous les espoirs sont aujourd'hui permis puisque l'institution universitaire en autorise l'étude.

Un autre critère de la littérarité, selon Jonathan Culler, se manifesterait par l'inscription de l'œuvre dans un contexte littéraire: « Toute œuvre littéraire est créée en référence et par opposition à un modèle spécifique, fourni par d'autres œuvres de la tradition[8] ». Cette caractéristique, mise à profit par l'intertextualité, est particulièrement vraie dans le corpus de la Nouvelle-France. Le siècle classique, siècle de l'ordre et de la mesure, favorisait peut-être le respect des modèles, même dans un genre aussi nouveau que la relation de voyage. Cela expliquerait la rapidité avec laquelle un prototype de l'Amérindien a vu le jour à partir des présupposés médiévaux: robuste, bien fait et basané, le « Sauvage » n'a pas de barbe et jouit habituellement d'une bonne santé.

Fallait-il nécessairement entreprendre cette réflexion sur la littérarité pour s'autoriser à utiliser les approches littéraires? Si les caractéristiques du littéraire se retrouvent dans d'autres discours, sans doute les méthodes propres à la littérature peuvent-elles permettre l'étude de plusieurs textes... L'exemple classique de la fonction poétique chez Jakobson n'était-il pas le slogan de la campagne présidentielle d'Eisenhower en 1954 « *I like Ike* »[9]? D'entrée de jeu, j'aurais pu vous présenter un exemple de la méthode utilisée pour étudier la perception de l'Autre dans *Les Mœurs des Sauvages*. Sans doute ce survol du contexte de la méthodologie en études littéraires permet-il de le faire en toute connaissance de cause: il souligne la littérarité de texte comme les relations de voyage.

---

8. Jonathan CULLER, « La littérarité », dans Marc ANGENOT, Jean BESSIÈRE, Douwe FOKKEMA et Eva KUSHNER (dir.), *Théorie littéraire. Problèmes et perspectives*, Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 37.
9. « La visée (*Einstellung*) du message en tant que tel, l'accent mis sur le message pour son propre compte, est ce qui caractérise la fonction poétique du langage » (JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, Paris, les Éditions de Minuit, p. 214). L'exemple du slogan est cité par Jonathan CULLER dans son article « La littérarité » (*op. cit.*, p. 40).

1.2 L'édition critique

Je dois dire ici que l'étude du portrait de l'Amérindien s'inscrivait dans une partie seulement de mon travail de maîtrise. L'approche globale adoptée, l'édition critique, dépasse également l'espace clos du texte, c'est-à-dire l'objet littéraire tel qu'ont pu le circonscrire les premiers théoriciens littéraires du début du xxe siècle[10]. L'édition critique permet de faire la critique de la validité d'un texte ou, autrement dit, de procurer un texte *authentique*, celui qu'a voulu l'auteur. Nous avons par exemple deux éditions légèrement différentes des *Mœurs des Sauvages:* les deux ont-elles été voulues par Hennepin? Divers intervenants (le typographe, l'écrivain-maison de l'éditeur, etc.) ont pu changer le texte sans que Hennepin y soit pour quelque chose. Selon le protocole d'édition de la collection « Bibliothèque du Nouveau monde », une « édition critique doit établir le texte, retracer ses transformations et l'annoter de façon à le rendre accessible[11] ». Sensible à la genèse du texte, au processus de création littéraire, l'édition critique porte donc un grand intérêt aux phases antérieures d'un écrit, aux manuscrits avec leurs ratures et leurs ajouts, aux éditions annotées, aux rééditions. À cet égard, la relation des *Mœurs des Sauvages* est particulièrement intéressante puisqu'elle a servi à son auteur de brouillon pour une réécriture publiée en 1698, le *Nouveau voyage.*

L'édition critique n'est qu'une facette de la science du texte ou textologie, laquelle suppose déjà une approche interdisciplinaire. En effet, selon Roger Laufer, spécialiste de la textologie, « [l]e texte fonde toute étude littéraire. Cette constatation n'abroge pas la nécessaire référence de toute critique littéraire au

10. Depuis plusieurs années maintenant, le principe d'immanence du texte littéraire est battu en brèche par bien des approches littéraires (sociologie de la littérature, sociocritique, etc.). Toutefois, il n'en sert pas moins à ces mêmes approches comme première lecture d'un texte (voir, par exemple, la méthode sociocritique de Pierre POPOVIC, « Éléments pour une lecture sociocritique de "Ça" de Tristan Corbière », *Québec français*, n° 92, hiver 1994, p. 84-91). Au-delà des guerres idéologiques et peut-être inspirés en cela par le nouveau courant interdisciplinaire, les théoriciens d'aujourd'hui travaillent dans la complémentarité.

11. Le comité de rédaction du Corpus d'éditions critiques pour les ouvrages de la « Bibliothèque du Nouveau Monde » aux Presses de l'Université de Montréal, *Protocole d'édition critique*, Ottawa, Université d'Ottawa, 1989, p. 2.

dehors du texte (contexte, hors-texte, méta-texte) sur le fond duquel celui-ci se situe pour accéder à la signification[12] ». Sans prétendre à *la* signification, j'ai aussi voulu chercher plusieurs sens possibles. Quoi de mieux qu'un emprunt à d'autres disciplines pour permettre une nouvelle perspective?

1.3 Les emprunts aux autres disciplines

Grâce aux approches littéraires, ayant une bonne idée des « Sauvages » de Hennepin, c'est-à-dire de la dimension imaginaire des *Moeurs des Sauvages*, je me suis attardée à chercher les traces du référent dans le texte, à inscrire le regard de Hennepin sur l'Autre amérindien dans la réalité du XVIIe siècle. Et c'est là que, pour moi, littéraire, les difficultés ont surgi. En fait, je dois admettre que la perception de l'Amérindien par le missionnaire ne peut s'étudier sans un minimum de connaissances du référent. Mais de là à évaluer la valeur ethnologique des *Moeurs des Sauvages*, son apport dans le corpus de la Nouvelle-France, et surtout de là à identifier les différentes nations comprises par l'appellation *Sauvage*, il y avait un fossé difficile à franchir. C'est à partir de ce moment, que je me suis mise, non plus à flirter avec l'histoire et l'ethnologie, mais à valser dans un tourbillon vertigineux de nouveautés, pour revenir, étourdie et enrichie, à mon point de départ, la littérature... L'exercice ne s'est donc pas fait sans tourner en rond!

Comme les textes de la Nouvelle-France demeurent une des sources principales pour étudier les mœurs des Amérindiens, les études historiques et ethnologiques renvoient souvent au corpus de la Nouvelle-France. Heureusement, la comparaison des historiens et des ethnologues avec les résultats de fouilles archéologiques, avec la tradition orale amérindienne ou d'autres sources permet la construction d'un regard plus fiable sur l'Autre. Quoique j'aie consulté plusieurs ouvrages de spécialistes, je ne peux pas prétendre avoir appliqué la méthode de ces disciplines: il s'agissait encore une fois de colliger différents commentaires et de les comparer. À défaut de faire moi-même des enquêtes ou des fouilles, j'ai eu l'impression de garder une perspective discursive et... littéraire. J'ai donc seulement eu accès aux résultats des travaux des spécialistes. Pourtant, il y a bel et bien un savoir sur

12. Roger LAUFER, *Introduction à la textologie. Vérification, établissement, édition des textes*, Paris, Librairie Larousse, 1972, p. 6.

les Amérindiens qui semblait se forger: les contours flous du référent amérindien des *Mœurs des Sauvages* se précisaient. Peu à peu, il était plus facile de comprendre le processus créateur du missionnaire à partir de ses savoirs livresque et empirique.

1.4 Perception ou référence: la poule ou l'œuf

À la fin de ce travail, une question a surgi. Pour mieux décrire le regard du voyageur sur l'Amérindien, fallait-il étudier, comme je l'avais fait, la perception avant le référent ou l'inverse? J'ai souvent été prise, au cours de ma maîtrise, dans un mouvement de va-et-vient entre la description et l'inscription du regard sur l'Autre. Ma formation littéraire m'a amenée à privilégier la description, c'est-à-dire l'analyse textuelle. L'archéologue Réginald Auger, professeur à l'Université Laval, qui travaille sur les écrits des voyages de Martin Frobisher, m'a entretenue avec enthousiasme de son expérience archéologique de la baie de Frobisher: il a pu confronter les versions écrites européennes avec, d'une part, les traces archéologiques et, d'autre part, la tradition orale inuit. Pour lui, le problème s'est longtemps posé à savoir qui était le plus en mesure de distinguer, dans le texte des relations, le réel de l'imaginaire. Avec son expérience toute fraîche, il s'est lancé lui-même à l'assaut des textes contre les faussetés « littéraires » pour débusquer les auteurs dans leurs fantaisies! Le texte, n'est pas alors un objet d'étude, il devient une source, instrument de la reconstruction historique.

Cet échange avec Réginald Auger m'a permis de mieux comprendre la spécificité de mon regard. Pour une littéraire, l'intérêt était surtout de voir comment les deux aspects du texte — rhétorique et référentiel — s'imbriquaient pour former une image originale de l'Amérindien dans le texte. Il s'agissait moins de chercher le vrai ou le vraisemblable que d'analyser une construction littéraire et de participer à l'histoire européenne des idées. Mais ce n'est pas rendre hommage au personnage Hennepin que de considérer uniquement son œuvre sous la perspective littéraire... Car ne pratiquait-il pas déjà, avant la lettre, une forme d'interdisciplinarité? Le genre même de la relation de voyage ne comprend-il pas un journal autobiographique et un traité d'ethnologie? Le témoignage de Réginald Auger est une invitation à visiter les Grands Lacs et à descendre le Mississippi avec, comme guide, la *Description de la Louisiane* et le *Nouveau Voyage*... Car loin d'éclipser ou d'effacer la valeur ethnologique d'un texte,

l'approche littéraire la met à jour et trace la voie à une étude plus approfondie et... interdisciplinaire!

2. Perception et référence

2.1. Description d'un regard sur l'Autre: la perception du missionnaire

Exemple d'analyse littéraire

Le passage choisi pour la démonstration méthodologique advient dans le tout dernier chapitre des *Mœurs des Sauvages*, qui en contient vingt et un:

L'indifference des Sauvages.

> Ils ont une indifférence si grande pour toutes choses, qu'il n'en est pas une semblable sous le Ciel: Ils ont une tres grande complaisance à écoûter tout ce qu'on leur dit serieusement, & en tout ce qu'on leur fait faire. Si nous leur disons, prie Dieu mon frere avec moy; ils prient & ils repondent mot pour mot à toutes les prieres que vous leurs apprenez; mes toy à genoux, ils s'y mettent, oste ton bonnet, ils l'ostent, tais toy, ils se taisent, ne fumes point, ils cessent de fumer; si on leur dit écouste-moy, ils écoustent tranquillement; quand on leur donne des images, un crucifix, ou des chapelets, ils s'en servent pour ornement, comme si c'estoit des bijoux, & s'en parent comme si c'estoient quelque porceleine; quand je leur disois c'est demain le jour de la priere, ils disoient Nianova, voila qui est bien; quand je leur disois, ne t'enyvre plus, ils répondoient voila qui est bien j'en suis content: cependant dès le moment qu'ils ont reçû de la boisson ou des François ou des Holandois, ces derniers ne leur en refusant point pour des pelletries, ils ne laissent [« cessent »] pas de s'enyvrer[13].

Cet extrait pourrait inspirer maints commentaires. Je m'en permettrai quelques-uns selon diverses approches. En tout premier lieu, il serait intéressant d'étudier le thème de l'indifférence dans l'ensemble du texte et, surtout, sa variation. À cet égard, il

13. *Les Mœurs des Sauvages* sont parus sous le titre de la *Description de la Louisiane* dont ils constituent en quelque sorte un appendice. Ils ont toutefois leur propre numérotation de pages. Dans cet article, je renverrai à la fois aux pages de l'édition originale (1683) et à celles de mon édition critique (faite à partir de l'édition de 1688): Louis HENNEPIN, *Les Mœurs des Sauvages*, Paris, Chez la Veuve Sébastien Huré, 1683, p. 103-104; Mylène TREMBLAY, *op. cit.*, p. 431.

est significatif de ne relever aucune occurrence du mot *indifférence* avant le titre du chapitre. Par contre, Hennepin souligne à différentes occasions le silence des Amérindiens. Sans l'associer explicitement à la fausse apparence de consentement, à l'indifférence, comme il le fait dans le dernier chapitre, il la relève comme un très grand irritant: « ils se quittent tres-facilement & sans bruit; car ils n'ont qu'à dire je te quitte, voyla qui est fait[14] »; « Quand quelque homme qui n'a point de femme passe par un village, il en louë pour une nuit ou pour deux selon sa fantaisie, & les parens n'y trouvent rien à redire[15] »; « aprés le repas on chante & on danse, & un chacun s'en retourne chez soy sans dire mot, excepté quelques-uns qui remercient celuy qui les a invitez[16] »; « quelques fois ils entrent dans la premiere cabanne qu'ils rencontrent *sans dire mot*, ils prennent place là où ils la trouvent, puis ils allument leurs pipes & fument quelques tems *sans parler*[17] ».

Le narrateur homodiégétique — qui raconte sa propre histoire — est confronté au pronom *ils* des « Sauvages ». Devant lui, il se déploie dans une variété intéressante de pronoms: « nous », « on », « vous » et « je ». Il s'associe tour à tour aux missionnaires de toute la Nouvelle-France, aux différents intervenants français, et même au lecteur. Il trace un ennemi commun: l'indifférence, qui empêche les Amérindiens de se convertir. À travers elle, il s'agit bien de rendre les Amérindiens responsables de l'échec de la conversion. Cette lecture est rétroactive, puisque seules les deux dernières propositions permettent de comprendre l'ironie de ce qui précède. Après que l'auteur a tant souligné la réceptivité verbale ou gestuelle des Amérindiens à l'égard de l'enseignement catholique, l'alcool des Français et des Hollandais, qui annihilent toute bonne volonté chez les Amérindiens, paraît une justification bien dérisoire: il suffit de la « boisson », semble dire le narrateur, pour annuler tous les efforts jusque-là déployés. En présentant les Amérindiens comme des interlocuteurs *indifférents*, voire des ennemis, Hennepin innove sur ses prédécesseurs ou ses successeurs et, tout en tombant dans l'extrémisme inverse, il sort un peu du paternalisme du « bon Sauvage ». Il n'a pas l'intention de rendre l'alcool responsable de tous les maux amérindiens et de l'impossibilité de les convertir comme le fera

14. *Ibid.*, p. 32 et 252.
15. *Ibid.*, p. 34-35 et 253.
16. *Ibid.*, p. 44 et 269.
17. *Ibid.*, p. 51 et 288. C'est moi qui souligne.

un Leclercq qui considérera « la traite immoderée de l'eau-de-vie dans le Canada, comme l'un des obstacles le plus pernicieux que le Demon pouvoit susciter, au salut des François, & à l'établissement de la Foi parmi ces Nations infideles & Barbares[18] ». Il ne semble pas non plus les voir en suppôts de Satan comme certains jésuites[19]. Hennepin responsabilise les Amérindiens dans leur refus d'adhérer à la Loi de l'Autre. Toutefois, il n'en dénonce pas moins la responsabilité des Européens par l'utilisation d'un verbe passif (« dès le moment qu'ils *ont reçû* de la boisson ou des François ou des Holandois »[20]).

Devant l'absence de conversion, la compétence du missionnaire (son pouvoir-faire et son savoir-faire) et sa performance (convertir) risquent d'être mises en doute. Hennepin doit défendre son honneur. Les adverbes intensifs, les hyperboles, les anaphores et les répétitions tracent et soulignent l'énormité de l'obstacle. L'indifférence des Amérindiens est « si grande » qu'elle est unique au monde. Le mot *tout*, comme adjectif et comme pronom, revient pas moins de quatre fois dans les six premières lignes.

Pour Hennepin, il ne suffit pas de raconter une situation précise advenue dans son voyage. L'auteur n'envisage pas l'Amérindien comme un actant à l'intérieur d'un récit de découverte. Objet d'un traité d'ethnologie plutôt que d'un récit d'aventure, l'Indien est décrit dans un présent indéterminé, dans une fixité et une uniformité créées de toute pièce par l'Européen, comme le montre Hélène Vachon dans une « Étude de la syntaxe temporelle dans la *Description de Louisiane* »: « le destinateur passe

18. Chrestien LECLERCQ, *Nouvelle Relation de la Gaspesie, qui contient les Mœurs & la Religion des Sauvages Gaspesiens Porte-Croix, adorateurs du Soleil, & d'autres Peuples de l'Amerique Septentrionale, dite le Canada*, réimpression de l'éd. de Paris, Amable Auroy, 1691, p. 426. Son opinion n'est pas nouvelle. Plusieurs condamnent vivement les traiteurs d'eau-de-vie qui dérangeaient la tranquillité des missions. Monseigneur de Laval les menaçaient même d'excommunication (voir GRABOWSKI, *The Common Ground. Settled Natives and French in Montréal, 1667-1760*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 1993, p. 225).
19. Il existait une tendance similaire de dénigrement dans les *Relations* des jésuites. Contrairement aux jésuites, Hennepin n'établit pas de catégorie selon les alliances ou les intérêts économiques (il y aurait les bons alliés et les méchants Iroquois). Même s'il est inspiré par son expérience avec les Iroquois au fort Frontenac, l'indifférence qu'il dénonce est celle de tous les « Sauvages » comme le titre du chapitre le suggère.
20. C'est moi qui souligne.

d'un mode de discours diffus (le récit) à un mode de discours plus serré et plus définitif qu'il soustrait au temps (en revenant à l'information degré zéro) [...]. Données importantes, disions-nous: parce qu'elles sont extirpées du mouvant narratif et figées en informations durables[21] ». La subordonnée circonstancielle de temps qui clôt le passage (« dès le moment... ») n'amène aucune précision, mais lie deux actions temporelles indéterminées. Avec le présent et l'imparfait de l'indicatif, l'auteur souligne la durée de l'indifférence. Il la situe d'abord, avec le présent, dans l'action missionnaire contemporaine du texte, puis, avec l'imparfait, au moment de sa propre expérience (« quand je leur disois »). Si l'on étudie la relation entre le temps du récit narratif et le temps de la chose racontée, on peut qualifier la narration d'*itérative*: l'auteur raconte une fois ce qui s'est passé *n* fois. Si l'on considère les faits relevés par Hennepin comme autant de répétitions d'une même action — qui peut être résumée par « à chaque fois que je leur demande quelque chose, ils y consentent » —, on pourrait dire que l'auteur raconte plusieurs fois ce qui s'est passé *n* fois.

À cette manipulation temporelle qui donne un portrait flou de l'Amérindien correspond la fixité de la focalisation. Seul le point de vue du missionnaire est présenté. Les quelques répliques des Amérindiens, « Nianova, voila qui est bien » ou « voila qui est bien j'en suis content », sont bien encadrées par le récit du narrateur. Le discours indirect libre permet une maîtrise de la narration: « ils repondent mot pour mot à toutes les prieres que vous leurs apprenez ». Selon Dominique Maingueneau, le discours rapporté « n'a d'existence qu'à travers le discours citant[22] », il est « sous sa dépendance », il perd de son autonomie[23]. La domination de la parole du texte par l'écrivain fait contraste avec la perte de maîtrise devant l'ivresse amérindienne. Le savoir-faire de l'écriture compense pour l'échec de l'action missionnaire.

---

21. Hélène VACHON, « L'implicite comme langage publicitaire : Étude de la syntaxe temporelle dans la *Description de la Louisiane* », Québec, *Études littéraires*, vol. 10, n°s 1-2, avril-août 1977, p. 192.
22. Dominique MAINGUENEAU, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Dunod, 1993, p. 93.
23. *Ibid.*, p. 94.

D'entrée de jeu, Hennepin indique au lecteur le sens qu'il doit donner au chapitre « *L'indifference des Sauvages* »: « Ils ont une indifference si grande pour toutes choses, qu'il n'en est pas une semblable sous le Ciel ». Telle une leçon à la fin d'une fable, l'incipit oriente le sens du chapitre et introduit la démonstration. Une rhétorique est en place ayant pour objet la persuasion. Il reste à mettre en œuvre les arguments et les figures de rhétorique ou procédés stylistiques. Ainsi, pour prendre un exemple, l'énumération marque la patience et les efforts continuels du missionnaire; il suffit d'une phrase, sur le plan de l'écrit, et d'une gourde d'alcool, sur le plan de l'action, pour renverser le passage et réduire les promesses à néant. Le passage constitue presque une mise en abyme du travail missionnaire: l'indifférence est un obstacle contre lequel la principale arme missionnaire, la rhétorique, se révèle impuissante. En effet, l'art de convaincre ne vise-t-il pas tout d'abord, au XVIIe siècle, à « plaire » et à « toucher »? « Inventez des ressorts qui puissent m'attacher », exige Boileau dans son *Art poétique*[24].

Chez les missionnaires, l'existence même des ordres religieux était intimement liée au succès de leurs écrits! Une bonne publicité pouvait attirer les subsides et assurer aux missionnaires la poursuite de leur carrière en Nouvelle-France. La figure du « bon Sauvage » permet aux lecteurs d'espérer les conversions massives, alors que la figure opposée, celle du « Barbare », rend indispensable la conversion et tend à présenter les missionnaires comme des héros! D'une part, l'Amérindien ne doit pas être trop bon, puisque la conversion n'aurait plus sa raison d'être, et il ne doit pas être trop cruel, sauvage ou barbare, puisqu'il découragerait n'importe quelle bonne âme à investir dans un projet condamné d'avance. Hennepin semble conclure sa relation sur une note plutôt pessimiste: l'indifférence des Amérindiens est un obstacle difficilement surmontable pour l'activité missionnaire en Nouvelle-France. Toutefois, on peut y voir une stratégie pour discréditer le travail des jésuites. Hennepin souhaite sans doute donner l'illusion au lecteur que les Amérindiens de la nouvelle découverte, c'est-à-dire ceux de la Louisiane, seront plus facilement assujettis aux

24. Nicolas BOILEAU, *Art poétique*, Chant III, v. 26, cité dans André LAGARDE et Laurent MICHARD, *XVIIe siècle. Les grands auteurs français du programme*, Paris, Bordas, 1962, p. 342. L'opposition entre la rhétorique et l'indifférence m'a été suggérée par Philippe Gervais, étudiant au doctorat en littérature française.

pouvoirs royal et clérical: ces peuples ne sont-ils pas, en effet, « civilisez, traitables, [...] ont des Loix, un Roy qui commande souverainement, avec des Officiers équitables, liberaux, & posés[25] »?

En comparant le texte du récollet avec d'autres écrits de la Nouvelle-France, je préparais déjà le terrain à l'inscription du texte dans un contexte plus général. Plusieurs passages des *Mœurs des Sauvages* semblaient originaux: nulle trace d'influence littéraire extérieure ou d'emprunt! S'agissait-il là de détails ethnologiques nouveaux fondés sur l'expérience du récollet? Seule une confrontation avec d'autres sources, tant de la culture dite « spirituelle » que de la culture matérielle ou, autrement dit, de la représentation et de la manifestation, pouvait en décider.

2.2. Inscription d'un regard sur l'Autre: l'existence du référent

Une approche multidisciplinaire

Dans l'extrait que j'ai analysé précédemment, Hennepin ne précise pas son référent[26]. Il le rend au contraire impersonnel en privilégiant le pronom de la non-personne, la troisième personne. Le *ils* renvoie aux « Sauvages ». Mais il est possible, avec quelques informations implicites, d'identifier une nation. Si les Amérindiens décrits acceptent de prier et sont l'objet de l'observation des missionnaires, ils appartiennent à une nation qui n'en est pas à son premier contact avec les Européens. S'ils reçoivent de la boisson « des François ou des Holandois », ils ont donc à la fois des contacts avec la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre. En outre, la *Description de la Louisiane* avait déjà donné un indice[27]: « Niaova, voila qui est bien mon frere » est une parole iroquoise qui se prononce du « creux de l'estomach[28] ». Une formule

25. Louis HENNEPIN, *op. cit.*, p. 106 et 432.
26. D'autres extraits auraient été plus pertinents pour l'étude de la valeur ethnologique, notamment ceux sur les Dakotas. Les passages qui sont les plus explicites sur la perception d'un auteur recèlent moins d'informations ethnologiques et vice versa. De par ma formation littéraire, j'ai privilégié, dans cet article, la figure de l'Indien plutôt que le référent lui-même en supposant, peut-être à tort, que le public lecteur était plus familier avec le savoir ethnologique.
27. Voir note 9.
28. Louis HENNEPIN, *Description de la Louisiane*, Paris, Chez la Veuve Sebastien Huré, p. 38-39.

semblable se trouvait d'ailleurs dans la *Relation* de 1636 du père Brébeuf, qui avait œuvré chez les Hurons: « Quoy que dissent les opinans, les Chefs de Conseil ne faisoient que dire, Voila qui va bien[29] ». Étant l'objet d'un commerce intercontinental bien avant l'arrivée des Européens, un élément de la culture matérielle, « quelque porceleine », aurait difficilement pu servir d'indice dans l'identification d'un référent[30]. L'équivalence des « Sauvages » de Hennepin avec les Cinq Nations n'est pas étonnante, puisque le missionnaire a œuvré deux ans au fort Frontenac, sur les rives du lac du même nom (Ontario), où il a côtoyé les Iroquois. Ailleurs dans le texte, Hennepin nomme même différentes tribus des Cinq Nations (Ounontaguez, Onneiouts et Agniez).

L'observation sur l'utilisation d'« images », de « crucifix » ou de « chapelets » comme ornements donne une idée de l'intégration progressive de la religion catholique dans la vie amérindienne et de l'émergence d'un syncrétisme. L'information de Hennepin ne peut être étudiée sans être comparée avec d'autres sources du corpus des relations de la Nouvelle-France. La confusion des objets religieux avec des « ornements » vient peut-être des Français eux-mêmes. Cartier, par exemple, ne semble pas trop se préoccuper de la valeur religieuse des présents offerts aux Amérindiens: « des petites bagues et *agnuz dei* d'estaing desquelz firent une merveilleuse joye[31] ». Sagard rapporte que les Hurons considéraient les chapelets comme de simples décorations: « ils faisoient fort-peu d'estat de nos Chappelets, disans qu'ils n'estoient que de bois, & que leur Pourceleine, qu'ils appellent *Onocoirota*, estait de plus grande valeur[32] ».

29. Jean de BRÉBEUF, *Relation* de 1636, dans Reuben G. Thwaites (édit.), *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*, New York, Pageant Book, 1959, vol. 10, p. 262.
30. Voir Bruce TRIGGER, *Les Enfants d'Aataentsic. L'histoire du peuple huron*, Montréal, Libre Expression, 1991, p. 45.
31. Jacques CARTIER, *Relations*, éd. critique par Michel Bideaux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, p. 155.
32. Gabriel SAGARD, *Le Grand Voyage du pays des Hurons*, Paris, Denys Moreau, 1632, p. 193-194.

À propos de la pseudo-indifférence[33], Hennepin lui-même donne une autre piste de lecture. Un des Indiens de Hennepin rétorque au missionnaire dans « Obstacles à la conversion »: « ce n'est pas avoir de l'esprit d'interrompre un homme quand il parle, & de luy dire qu'il ment; voyla qui est bien disent-ils pour ceux de ton païs; il est comme tu me l'as dit, mais non pas pour nous qui sommes d'une autre Nation[34] ». Pour un Européen, qui ne dit mot consent; pour un Amérindien, la volubilité est signe de faiblesse. Selon Sagard, les Hurons « appellent nos François femmes, lors que, trop precipitez & boüillans en leurs actions, ils parlent tous à la fois, & s'interrompent l'un l'autre[35] ».

Hennepin n'est pas le seul auteur qui ne précise pas son référent et qui utilise abondamment le terme générique « Sauvages ». Par contre, l'enchevêtrement du particulier et du général est le propre d'une figure qui fonctionne en dehors de son objet de référence comme représentation d'une idée préconçue. Même si nous pouvons conclure que Louis Hennepin parle des Iroquois, nous n'avons pas encore étudié réellement la valeur ethnologique de l'œuvre. Les données de Hennepin sont-elles originales et empiriques? L'auteur fait-il appel à son expérience et à une observation précise de la vie amérindienne? Le texte de Hennepin, concis et général, n'apporte que très peu de renseignements nouveaux, même s'il exercera une certaine

33. Je qualifie l'indifférence de *supposée*, puisque la parole de l'Autre ne laisse pas entendre que les Amérindiens ne s'intéressent pas au discours du missionnaire. Il s'agit d'une conclusion construite par Hennepin. Il faut éviter de confondre discours indirect manipulé par un narrateur et témoignage de l'Autre. Les « Sauvages » de Hennepin, selon *sa* perception, sont indifférents. Les Amérindiens, eux, comme référents du texte du missionnaire, ne le sont pas nécessairement. Être intéressé ne signifie pas être soumis... Et comme j'adopte ici la perspective du référent, je me permets d'évoquer la « pseudo-indifférence ».
34. Louis HENNEPIN, *op. cit.*, p. 101 et 421.
35. Gabriel SAGARD, *op. cit*, p. 185.

influence dans l'évolution de la perception de l'Autre[36]. En constatant cette absence d'innovation, nous pouvons apprécier à la fois l'habileté de Hennepin et sa personnalité: ne réussit-il pas à nous présenter une perception tout à fait originale à partir de paradigmes déjà présents dans le corpus littéraire sans presque répéter textuellement aucun auteur? On peut déplorer, comme Louise Dechêne, que le séjour de l'auteur chez les Sioux, d'une durée de huit mois, n'ait pas été plus présent dans *Les Mœurs des Sauvages*[37].

En guise de conclusion, j'aimerais revenir sur la prétendue absence d'objectivité du regard missionnaire. En fait, il y a toujours une perspective, un point de vue, un point de départ qui est extérieur à l'objet décrit. Les missionnaires, plus que tout autre peut-être, se permettent certains écarts vis-à-vis du modèle existant. Ils déploient dans leurs écrits leur art de convaincre, leur imagination, leurs espoirs et leur expérience. Il serait aléatoire de discréditer les relations de voyage sous le prétexte qu'elles ne sont pas assez scientifiques. Car entre les scientifiques et les écrivains, la marge n'est peut-être pas si grande: l'outil principal n'est-il pas le même, avec toutes ses ambiguïtés, ses imprécisions et ses leurres, c'est-à-dire le langage? N'impose-t-il pas une distance avec la réalité et avec l'Autre, tout proche qu'il soit? Tout ce que j'ai pu vous présenter dans cet article n'est qu'un regard sur le regard sur l'Autre, le mien, qui est peut-être beaucoup moins interdisciplinaire que j'aurais pu le penser. Et que dire alors de votre regard, multiple, équivoque, sur le regard que j'ai posé sur

---

36. LAHONTAN se souviendra du passage dans ses *Mémoires*: « ils sont incrédules au dernier point; & tout ce que ces bons Péres en peuvent tirer, se réduit à quelques acquiescemens Sauvages, contraires à ce qu'ils pensent; par exemple: Quand ils leur prêchent l'Incarnation de Jesus-Christ, ils répondent que *cela est admirable*; lors qu'ils leur demandent s'ils veulent se faire Chrêtiens, ils répondent que *c'est de valeur*, c'est à dire, qu'ils penseront à cela. Et si nous autres Européens, les exhortons d'accourir en foule à l'Eglise pour y entendre la Parole de Dieu, ils disent que *cela est raisonnable*, c'est à dire, qu'ils y viendront; mais au bout du compte, ce n'est que pour attraper quelque pipe de Tabac qu'ils s'approchent de ce lieu saint » (*Œuvres complètes*, éd. critique par Réal OUELLET et Alain BEAULIEU, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1990, p. 657).

37. Louise DECHÊNE, « *Description de la Louisiane* », dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, t. 1, 1978, p. 176: « Enfin pourquoi Hennepin a-t-il choisi, après tant d'autres, de décrire les coutumes des Iroquois et des Algonquins du plat pays plutôt que de s'en tenir à celles des Illinois et surtout des Sioux, qu'il avait davantage fréquentés et qui offraient une matière inédite? »

le regard de Hennepin sur les Amérindiens...! D'autres analyses sont possibles, et elles témoignent de la richesse d'évocation de la littérature et de l'inexorable ambiguïté du langage, tout scientifique qu'il soit. Toutefois, ces remarques n'invalident certes pas une étude qui souhaite à la fois, par les études littéraires, respecter l'œuvre dans sa structure interne et, par d'autres approches, jeter des ponts avec le contexte de sa production.